

l'avertir ? " Comment faire pour attirer son attention ? " Il avait beau sortir, se montrer à découvert, faire crier même le sable des allées, Marie Doriat ne se mettait pas à la fenêtre. Il prit une poignée de gravois et les jeta contre les carreaux. Marie Doriat se rapprocha de la fenêtre mais se mit à regarder dans le jardin. Henri remuait les bras pour se faire voir. Elle finit par le remarquer, sans le reconnaître. Elle descendit, sortit dans le jardin et se dirigea de son côté. Ce fut seulement lorsqu'elle fut tout près qu'elle s'écria :

— Henri ! mon fils ! Imprudent !

— Cache-moi, mère.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Il y a deux officiers dans la maison.

— Je viens de les voir sortir.

— Ils peuvent rentrer d'un instant à l'autre et te surprendre.

— Eh ! qu'importe. Ils ne viendront pas me chercher dans ta chambre, après tout. Eh bien, cache moi dans ta chambre.

— Malheureux enfant, malheureux enfant !

— Il n'y a personne chez toi, que crains-tu ?

— Je crains une catastrophe.

— Allons donc, mère, sois plus courageuse.

— Tu sais comme je suis sujette aux pressentiments. Ton père, jadis, avait confiance en moi quand je lui parlais comme je le fais. Ecoute-moi. N'entre pas dans cette maison. N'y entre pas !

— Oh ! mère, dit-il avec bonté.

— Tu le veux ?

— Je t'en prie.

— Viens donc.

Ils entrèrent. Marie donnait les signes de la plus profonde angoisse, ce fut dans sa chambre qu'elle le regut.

— Comme si j'avais quelque chose à redouter ici, dit-il en riant. J'espère bien que les maudits Allemands n'ont jamais mis la botte chez toi ?

Alors, il l'embrassa tendrement et lui donna tout d'abord des nouvelles de Pascal. Après quoi il l'interrogea sur Gauthier.

— Qu'est-il devenu ? Est-il mort ? Est-il prisonnier ?

— Il s'est évadé.

Alors, Marie raconta ce qu'elle savait. Les Prussiens, si discrets qu'ils fussent sur toutes ces choses, en avaient causé chez les habitants qui les logeaient. La vérité avait fini par être connue et on l'avait redite à Marie.

— Sans doute, dit Henri, Gauthier n'a pas encore pu forcer les lignes d'investissement, car il n'a pas reparu, mais je ne suis pas inquiet. Il connaît comme mon frère et moi tous les chemins détournés. De même que Pascal et moi, il nage comme un poisson ; il traversera la Seine s'il le faut pour échapper aux soldats. Nous le reverrons bientôt au bataillon.

Il se tut. On entendait rentrer les officiers qui montaient l'escalier et allaient se coucher. Une demi-heure se passa. Le soldat dormait de son côté. La maison était ensevelie dans le silence. Henri avait une question sur les lèvres mais n'osait l'adresser à sa mère. A la fin, il s'y décida.

— Et Lucienne ? demanda-t-il timidement.

— Comprends-tu quels ont dû être ses remords, en voyant prisonnier auprès d'elle Gauthier qu'elle a si lâchement abandonné ?

— La misérable ! fit Henri avec dégoût.

— Dieu se chargera de la punir.

Il raconta à sa mère l'alerte de la fabrique. Ce fut ainsi, de causerie en causerie, que la nuit se passa. Ni l'un ni l'autre ne se couchèrent. Vers trois heures du matin :

— Va, pars, mon enfant, dit Marie, ce serait tenter Dieu que de te laisser ici pendant le jour. La nuit favorisera ta fuite. Elle est sombre. Nul ne te verra.

Il embrassa sa mère et sort par le cloz en faisant le moins de bruit possible, dans la crainte d'éveiller l'attention des officiers qui dorment au même étage. Mais, dans le jardin, et au moment où il se dispose à franchir la muraille, il se heurte à un homme qu'il ne reconnaît pas et il va prendre la fuite lorsqu'il entend une voix étouffée :

— Henri ! Je savais bien te rencontrer ici.

— Pascal !

— Attends. Prends garde. J'ai des soldats à ma poursuite. Je crois les avoir dépistés il y a quelques minutes mais je ne suis pas sûr.

— Veux-tu que je prévienne notre mère ?

— Pas encore. Si le danger est écarté, j'irai l'embrasser et nous partirons ensemble.

Des pas nombreux se rapprochaient du mur.

— Les voici. Ce sont eux, ça se gâte.

Il y eut quelques secondes d'hésitation de la part des Allemands ; il y avait parmi eux, des cavaliers. On entendait distinctement piaffer les sabots des chevaux sur la terre durcie par la gelée, de l'autre côté de la muraille. C'étaient les dragons qui poursuivaient les francs-tireurs depuis la voie ferrée où ceux-ci avaient été surpris. Pascal et Henri s'éloignèrent du mur. La situation devenait grave. Au moment où ils venaient de s'éloigner, une tête coiffée d'un casque pointu apparaissait au dessus du mur ; des voix rudes s'interpellaient ; après le premier casque, il y en eut un autre, puis ce fut un autre encore, puis un autre. Toute la muraille en était hérissée.

— Ça se corse ! murmura Pascal, en essayant de rire.

Dans la maison, les deux officiers s'étaient levés et venaient de descendre au jardin, le revolver au poing, réveillés par le bruit. Pascal et Henri s'élançèrent dans la maison. Celle-ci est divisée en deux par un corridor. Au bout du corridor, une porte donne sur une rue de Garches. Ils vont l'ouvrir, cette porte, et déjà Pascal à la main sur la serrure lorsqu'ils entendent des soldats de l'autre côté. Ils ne font plus aucun mouvement. La maison est entourée. Marie Doriat, inquiète, se montre tout à coup. Le premier de ses deux fils qu'elle aperçoit c'est Henri.

— Toi, Henri, tu n'es pas parti, ah ! grand Dieu ! que va-t-il arriver !

Elle se sent prise et enlevée par deux bras robustes. Des lèvres s'appuient sur ses joues et une voix émue lui murmure à l'oreille :

— Du moins, s'ils nous emmènent, je t'aurai embrassée.

Et la pauvre femme laissa échapper un cri de terreur, un cri de désespoir. C'est que cette voix n'était pas celle d'Henri.

— Pascal ! Pascal ! Toi aussi ! Vous deux !

Et elle va tomber s'ils ne l'a retiennent.

— Peux-tu nous cacher ?

— Hélas, où ? ne connaissez-vous pas la maison ? la maison où vous êtes nés, où vous avez grandi ?

— Alors nous sommes pincés.

Les soldats arrivent de tous les côtés par le clos empli de leurs sinistres cohortes. En même temps d'autres frappent à la porte du corridor avec les crosses des fusils. Marie se sent devenir folle.

— Perdus ! Perdus ! dit elle.

Ses dents claquent. Elle tourne et retourne dans ce corridor comme si elle avait l'espoir de découvrir, au dernier moment, une cachette où ses fils seraient en sûreté. La porte est enfoncée vers le jardin. La porte est brisée vers la rue. Et de chaque côté entrent les soldats ivres de colère, ivres de leurs poursuites, ivres de sang. Henri et Pascal ne font même pas de résistance. Ils sont vigoureux. S'ils étaient armés, ils trouveraient une mort glorieuse, sous les cadavres allemands. Ils se vengeraient, du moins. Mais ils n'ont que leurs poings pour se défendre. Et vingt fusils les mettent en joue. Ils sont prisonniers. Les officiers, logés chez Marie Doriat les font entrer dans la salle à manger sur la table de laquelle sont encore les restes du repas qu'il y ont pris il y a quelques heures. Ils veulent interroger les deux jeunes gens. Et tout d'abord ils sont surpris de se trouver en présence de deux hommes, là où leurs soldats n'en poursuivaient qu'un. Un officier se tourne vers un sergent. Celui-ci est Frantz Schuller.

— Lequel des deux ? demanda-t-il.

Frantz Schuller, raide, le menton haut, répond en désignant un caporal de dragons. L'officier interroge le cavalier.

— Il faisait trop noir, dit l'homme, on ne pourrait dire sans se tromper, lequel des deux nous poursuivions.

D'autres font la même réponse. Un peu d'hésitation se manifeste chez les officiers. Cette hésitation ne dure pas longtemps. Pascal et Henri,

bien qu'ils ne comprennent pas l'allemand, deviennent ce qui se passe. Ils savent qu'il est question d'eux. Ils savent pourquoi les soldats hésitent. Et dans le cœur d'Henri germe l'idée d'un héroïque sacrifice.

— C'est Pascal qu'ils poursuivaient. C'est Pascal qu'ils veulent, Pascal, s'il est reconnu, est un homme mort. Pascal est l'aîné. Il fera mieux que moi marcher la maison. Je mourrai à sa place. Lui restera auprès de notre mère et la consolera, la guerre finie. Moi, je m'en irai. J'aurai fait mon devoir de frère, mon devoir de bon Français je m'en irai tranquille.

L'officier leur demande :

— Qui êtes-vous ?

— Pascal Doriat, le fils aîné de la femme sous le toit de laquelle vous habitez

— Et vous ?

— Henri Doriat, son autre fils.

— L'un de vous deux a fait partie, cette nuit, d'une bande qui a enlevé les rails du chemin de fer de Versailles et a fait ainsi dérailler un train de ravitaillement.

— C'est possible.

— C'est vrai. Ce n'est pas seulement possible, dit l'officier avec arrogance. L'un de vous deux a été poursuivi jusqu'ici par les dragons auxquels s'est mêlé le poste de la fabrique Montmayer qu'on relevait la garde. Voyons, lequel de vous deux est francs-tireur ?

— Moi ! dit Pascal. Je suis même sergent.

— Moi aussi, je suis franc-tireur, dit Henri en souriant, mais je n'ai pas encore eu la chance de gagner des galons.

— Vous étiez tous deux sur la voie ferrée ?

— Non, dit Pascal. J'y étais seul.

— Ah ! c'est vous !

Mais Henri intervient :

— Mon frère vous trompe.

— Henri !

— Mon frère vous trompe, c'est moi qui ai enlevé, avec des amis, cette nuit, les rails du chemin de fer.

— Henri ! quelle folie, pourquoi mentir ?

— Pourquoi mentir, toi aussi, Pascal ! dit Henri avec un sourire d'une suprême et divine bonté ? Pourquoi prétendre que tu as commis un acte audacieux dont je réclame tout l'honneur ?

Pascal, effaré, regardait Henri sans comprendre.

— Mais tu es fou, Henri, tu es fou, songe donc !

Et tout à coup, la vérité se fait jour, il comprend. Il comprend que c'est l'amour fraternel, le dévouement le plus héroïque, le plus pur qui fait agir Henri. Il comprend toute l'horreur grandiose de cette scène. Il repousse les soldats qui le retiennent, s'élançant vers Henri qu'il étirent dans ses bras.

— Tais-toi, tais-toi, ce que tu dis est une humiliation pour moi. Crois-tu donc que je ne saurais pas mourir, et que je tremblerais devant leurs fusils chargés ?

Mais Henri, à l'officier :

— C'est moi, vous avez entendu. Veuillez ne pas tenir compte des protestations de mon frère. Il veut se dévouer pour moi. Je n'y consentirai jamais.

— A quoi penses-tu, te dis-je, fait Pascal avec colère, et de quel droit veux-tu te substituer à moi ? Je n'y consentirai pas. Ce serait une lâcheté de ma part, ce serait plus qu'une lâcheté, ce serait un crime.

— Et toi, Pascal, pourquoi voudrais-tu mourir à ma place ? qui resterait auprès de notre mère ?

— Tu la consoleras.

— Pourquoi serait-ce moi. Elle nous adore tous deux. Jamais elle n'a gâté l'un au détriment de l'autre. Jamais, dans son cœur maternel, si plein de tendresse, elle n'a eu de préférence pour l'un de nous. Elle nous a aimés également.

— Tu es l'aîné.

— Eh bien, puisque je suis l'aîné, j'ai le droit de commander et, s'il faut qu'il y ait un de nous deux qui s'en aille, du moins que ce soit moi, puisque c'est moi qui ai vécu plus longtemps.

— Ce n'est pas juste, puisque c'est moi que l'on recherche.